

Les Corbeaux sur nos plaines et la Presse

On croyait que *Gravé au diamant*, paru en 1967 chez Rencontre, était le premier livre d'Anne Cuneo. Et voilà que ressurgit ce récit écrit il y a quarante ans mais refusé par tous les éditeurs, malgré les encouragements de Simone de Beauvoir. Anne Cuneo explique en postface qu'elle tentait alors, en plein règne du Nouveau roman, de concilier pêle-mêle son besoin d'engagement, son refus de la psychologie, son admiration pour André Breton et son souci d'efficacité littéraire. La romancière à succès qu'elle est devenue a repris sa copie pour offrir à ses lecteurs ce portrait de deux êtres séparés par ce qui les unit : Elena, la très jeune Italienne violée par des soldats allemands, et Friedrich, alias Max, l'officier nazi courageusement passé à l'ennemi. Sous un titre emprunté au *Chant des Partisans*, cette histoire un peu démonstrative de guerre et d'amour est racontée à la troisième personne, avec une fraîcheur juvénile ; à travers ses personnages d'étudiants et son héroïne partagée entre Lausanne et Florence, la narratrice y exprime ses idées généreuses dans un style vivant et relâché. Curieusement, le portrait le plus réussi est celui, à peine esquissé, de la doctresse qui sauve Elena.

ISABELLE MARTIN, *Le Temps*, 2005

*PERDU ET RETROUVÉ, LE PREMIER ROMAN
D'ANNE CUNEO SORT DE L'OUBLI*

Les débuts émouvants d'Anne Cuneo

Écrivain et journaliste, Anne Cuneo est sans conteste l'auteur le plus lu de Suisse romande, avec à son actif près d'une trentaine de récits, tous de grands succès de librairie, sans compter ses essais, films et pièces de théâtre. Elle offre aujourd'hui aux lecteurs son tout premier roman : *Les Corbeaux sur nos plaines*. Un livre de jeunesse écrit il y a quarante ans qui prouve que l'écrivain est restée fidèle à elle-même.

« Un typique d'Anne Cuneo », au dire de son éditeur, Bernard Campiche, qui souligne que la dame écrivait déjà avec ce matériau que l'on retrouve dans *Station Victoria* (1989) ou dans *Le Trajet d'une rivière* (1993), à savoir elle, son vécu, sa crainte de la guerre aussi.

« Une réelle présence de sa vie à elle »

« Dans *Les Corbeaux sur nos plaines*, il y a une réelle présence de sa vie à elle, qui fut victime de la guerre », ajoute Bernard Campiche. C'est sans nul doute ce qui donne aux romans d'Anne Cuneo cette force et cette authenticité qui ne laissent pas indifférent. La particularité de ce tout premier Cuneo, c'est qu'il y a deux histoires en un livre. Celle de son héroïne, Elena, jeune Italienne, et de Max, ancien officier nazi. Mais également celle de son édition, racontée en postface par l'auteur elle-même.

Revenons donc quarante ans en arrière. Anne Cuneo est décidée à écrire. En français de surcroît, alors que sa langue maternelle est l'italien. Saura-t-elle exprimer sa

pensée dans une langue apprise ? Quel sera le style de son roman ? Qu'attend le lecteur ? C'est dans ces considérations que naissent *Les Corbeaux sur nos plaines*, « synthèse de divers courants entre lesquels {elle était} ballottée ». Puis commence la course à l'éditeur...

Si le roman a suscité l'attention de Simone de Beauvoir, qui s'est montrée fort encourageante à l'égard de la jeune Anne, il n'a pas convaincu les éditeurs. Trop de prêchi-prêcha, une fin boiteuse. Le manuscrit doit être retravaillé.

Il le sera, maladroitement, avant d'être oublié, égaré même, jusqu'à la redécouverte d'un exemplaire de la version originale. Un vieux stencil jauni par le temps relu et retravaillé par son auteur quelques décennies plus tard.

Il devient une histoire enfin « dégagée des scories qui l'étouffaient ». Seules les quelques pages de la fin furent réécrites avec tout le soin nécessaire pour conserver l'esprit original de l'œuvre.

L'histoire d'une rescapée de guerre

Grâce à ces quelques retouches surgit la version actuelle des *Corbeaux sur nos plaines*. Timidement présenté à son éditeur, le livre se révèle passionnant. Émouvant aussi.

Dès les premières lignes, le lecteur est embarqué dans l'histoire touchante d'Elena, rescapée de guerre, rongée par le deuil et les souvenirs douloureux. C'est à Lausanne, où elle est étudiante, que l'héroïne est confrontée à ses anciens fantômes. À Lausanne encore qu'elle raconte sa vie à une inconnue sur un banc du parc Mon-Repos.

Une jeunesse sur fond de Seconde Guerre mondiale, marquée par les séquelles laissées à ces différents acteurs : blessures psychologiques, meurtrissures du cœur et de

l'âme, qui font que la vie peine à prendre le dessus sur une existence de survivant délavée par trop de sang.

Un récit poignant, parfois empreint de « naïveté ». Une naïveté que Bernard Campiche qualifie plus volontiers de « vraie fraîcheur » – une façon de voir la vie comme un enfant – qui caractérise Anne Cuneo.

Un ton qui touche le lecteur et le rejoint assurément au plus profond de lui-même.

MURIEL RAMONI, *Le Matin-Dimanche*, 2005

Il est sans doute superflu de présenter, dans cette chronique des livres, Anne Cuneo, dont les romans et les récits sont signalés régulièrement dans ces colonnes. Le dernier paru, *Les Corbeaux sur nos plaines*, est édité – comme c'est le cas maintenant depuis plusieurs années – par Bernard Campiche, l'éditeur d'Orbe.

La rédaction de ce récit présente un intérêt particulier, en ceci qu'Anne Cuneo expose, dans une postface que l'on suggère de lire avant d'aborder le texte lui-même, les circonstances dans lesquelles ce texte fut « oublié » pendant plusieurs décennies : sa version initiale date de 1965 et elle fut soumise sans succès à plusieurs éditeurs ; le manuscrit passa, notamment, entre les mains de Simone de Beauvoir, qui lui trouva de belles qualités mais suggéra tout de même à l'auteur de le retravailler. L'auteur n'entra pas dans ces vues et choisit plutôt de se vouer à d'autres travaux littéraires ; elle préféra donc l'oublier, jusqu'à ce que, des décennies plus tard, le hasard fit qu'elle en retrouva une copie. Repris, remanié, notamment dans sa conclusion, cette version nouvelle du texte original des *Corbeaux sur nos plaines* paraît donc aujourd'hui. D'une certaine manière, ce récit peut être qualifié de publication tardive d'une œuvre de jeunesse. Quant au

fond, est-il plausible, voire vraisemblable ? Il appartient au lecteur de se forger sa propre opinion à cet égard.

Les Corbeaux sur nos plaines relate, au premier chef, un épisode tragique de la fin de la guerre en Italie du Nord, comme il s'en est assurément déroulé des dizaines d'autres – en France aussi, du reste.

Sous l'angle de la technique littéraire, ce récit commence et finit comme souvent, aussi, chez Stefan Zweig : la narratrice rencontre fortuitement, sur un banc du parc Mon-Repos, à Lausanne, une femme, une Italienne qui lui raconte l'épisode de violence dont elle a été le témoin et la victime, lorsque les troupes alliées et les résistants italiens (ce sont eux, du reste, qui « interceptèrent » un Mussolini en fuite qui se vit refuser l'entrée en Suisse) – il y en eut, on n'aura garde de l'oublier ! – chassaient les Allemands du nord de la Péninsule.

À partir de là, le récit est bien lancé, il est d'une lecture aisée, et il serait peu opportun, pour le chroniqueur, d'en dévoiler certaines circonstances que, au demeurant, le lecteur éprouvera certainement quelque peine à admettre : à lui de les découvrir, d'autant plus que ces faits, à défaut probablement d'être strictement réels (mais qui sait ?), sont hélas fort vraisemblables.

Il nous reste à expliquer le titre de ce récit bien réussi. Il est tiré – et pour cause – du *Chant des Partisans* français, dont les paroles sont dues à Maurice Druon et à Joseph Kessel :

*Ami, entends-tu le vol noir
Des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu ces cris sourds
Du pays qu'on enchaîne ?*

BERNARD VIRET, *Journal de Sainte-Croix et environs*, 2005

BLESSURE TENACE

Elena a connu la guerre et la violence des hommes. Elle a fui en même temps l'Italie et ses souvenirs pour venir étudier à Lausanne. Mais est-ce si facile, au cœur des années cinquante, de jouer les femmes émancipées quand l'ancienne blessure est là, si forte et si floue à la fois ? Ce n'est pas un roman de plus sur la guerre. C'est le récit recueilli par l'auteure alors débutante qui rencontra son héroïne en terre vaudoise. C'est un curieux destin, un hommage à ceux qui ont su résister au mal. C'est la preuve que l'on peut renaître de tout. C'est peut-être même une histoire d'amour avec un *s* à la fin.

CORINNE JAQUET, *Journal de Veyrier*, 2005

AGIR, PENSER, RÊVER PEUT-ÊTRE

Coïncidences éditoriales, Anne Cuneo et François Weyergans ont tous deux publié leur premier roman à la fin de l'année dernière. Plus de trente ans après leur début en littérature. Deux auteurs importants, qui semblaient avoir une œuvre « derrière eux », comme dit tristement Simone de Beauvoir dans *La Force de l'âge*, rajeunissent soudain sous nos yeux, nous donnant le bonheur de les redécouvrir à neuf.

Anne Cuneo est en effet un écrivain reconnu, dont l'œuvre entière est caractéristique de la littérature d'aujourd'hui, héritière critique et soupçonneuse de la génération des Modernes. « Toute ma vie scolaire suisse a été vécue au milieu des interdits du Nouveau roman. Finis les personnages, finie la psychologie, sus à l'action ! », écrit-elle dans la postface des *Corbeaux sur nos plaines* où elle raconte ses débuts d'apprentie romancière. Les

injonctions de Jean Ricardou – théoricien d’une école dont on sait aujourd’hui qu’elle fut en grande partie un leurre – renouvelaient celles, plus radicales encore, du surréalisme et de Breton en particulier. Ce dernier ne proclamait-il pas dans le *Manifeste de 1924* la mort du roman et de « la littérature psychologique à affabulation romanesque » ? Breton voyait loin, puisqu’il fallut attendre les années quatre-vingt pour que la prophétie en partie se réalise, précisément parmi les écrivains de la génération d’Anne Cuneo.

Dans les années soixante, pour un écrivain débutant, la barre était placée à la fois trop haut et trop bas. À une littérature se prenant pour objet, parlant d’elle-même, Anne Cuneo, jeune lectrice, préfère « l’Américain Rex Stout, qui avait réussi à exprimer dans un polar (*The Doorbell Rang, On sonne à la porte*), vendu à des centaines de milliers d’exemplaires, une condamnation sans appel du maccarthysme, plus efficace et plus généreuse, parce que compréhensible par le plus naïf des lecteurs, que bien des textes politiques ou des “nouveaux romans” ». Elle préfère une littérature engagée dans son temps, comme celle qu’elle écrira elle-même plus tard. Avec par exemple *Prague aux doigts de feu* paru en 1990 et qui nous plonge dans l’histoire de l’écrasement du Printemps de Prague.

Ce clivage entre l’héritage moderne, le legs des avant-gardes, et une aspiration à écrire une littérature qui renoue avec le monde, on peut en voir la marque dans ces *Corbeaux sur nos plaines* dont le titre signale l’époque. Le goût de l’histoire (tout commence pour l’héroïne pendant la Seconde Guerre mondiale), les valeurs et les interrogations qu’elle suscite n’effacent pas le souci de construction formelle dans ce premier roman donné à lire, selon son auteur même, sans tricherie, à peine toiletté, nettoyé du « prêchi-prêcha ».

Le souci formel ne gêne d'ailleurs en rien le plaisir que l'on éprouve à lire l'histoire d'une jeune fille racontée par une autre. Le livre ne s'ouvre pas sur l'histoire d'Elena, son héroïne. Tout commence bien par l'aventure de l'écriture. Par ces mots, cette première phrase étonnante: « — C'est un peu une autopsie. Je sursaute. » Qui parle ainsi? Une inconnue, une étrangère. Italienne comme la narratrice. Leur rencontre sur un banc à Lausanne scelle le pacte romanesque. «Voici donc son histoire. À la troisième personne, comme elle l'a voulu. »

Le jeu formel se poursuit au chapitre un. Le dédoublement est cette fois temporel. Il suffit d'une autre rencontre (« Max. Ce n'est pas possible ») pour qu'Elena bascule, oublie où elle est, sur le banc cette fois d'un amphithéâtre à la fac de lettres de Lausanne; « Combien d'années qu'elle ne l'avait pas vu? Six... Sept... Elle se souvenait de sa peur la première fois, lorsqu'elle l'avait vu en uniforme. 1944. » De quel uniforme s'agit-il? Nous le saurons plus tard. Ici commence le flash-back: la guerre efface l'après-guerre et le nord de l'Italie, occupée par les Allemands, la Suisse. La mort d'Elena ou son autopsie commence ici: par la mort de ses parents, résistants italiens, fusillés par les Allemands, par son propre calvaire, les résistants qui la sauvent, la soignent et la transforment en infirmière à l'abri des brutalités nazies. Désormais c'est son tour de recueillir et de soigner les blessés que le groupe lui amène; un jour surgit Max, une balle près du poumon.

« — Pourquoi vous occupez-vous de lui? Il est allemand.

— Tu sais quoi? Des Allemands comme celui-là, il y en a peut-être un sur mille, un sur dix mille. Mais ce sont eux qui nous font croire en l'honneur de ce peuple déshonoré.

Elle était restée sceptique.

— Comment êtes-vous si sûrs que c'est un bon Allemand ? »

On le devine, c'est l'une des questions du livre. Max est un ancien officier nazi qui a déserté et rejoint les résistants italiens. Cela suffit-il pour faire de lui « un bon Allemand » ? Aux yeux d'Elena ? À ses propres yeux, c'est peut-être le moins sûr.

Le roman n'est pas seulement celui de la lente évolution « politique » ou morale d'Elena, de son éventuel retour vers la vie, la guérison, les autres, de la possibilité ou non d'aimer, Max peut-être, mais aussi celui de son évolution à lui. Comment peut-on devenir nazi ? Comment fait-on pour cesser de l'être ? Elena finit par s'interroger sur le rôle de victime derrière lequel elle s'est réfugiée, Max parallèlement refuse le rôle de héros dont tout le monde le crédite, plus ou moins vite. La question du Mal dans l'Histoire, celle de la responsabilité individuelle sont ainsi posées, sans « prêchi-prêcha » ; la jeune romancière se demande aussi, plus simplement, comment on s'en sort, quand on a vécu une guerre. La question n'a rien perdu de son actualité, Anne Cuneo y insiste dans les dernières lignes de sa postface : « de Verdun à Berlin, de l'Algérie au Vietnam, de l'ex-Yougoslavie à l'Irak, ceux qui vivent les guerres n'en sortent jamais indemnes. Quels que soient leur nationalité, leur situation, leur âge, qu'ils appartiennent au camp des vainqueurs ou à celui des vaincus, ils en portent à jamais les stigmates. » Ces lignes sont datées de mai 2005, elles n'ont pas cessé de résonner en mars 2006.

MIREILLE HILSUM, *www.sitarmag.com*, 2006